

ouverte, et la connexion avec la mer de Hudson devient plus probable par l'abondance des mêmes espèces de poisson, le long des côtes que nous avons visitées, et sur celles qui sont au nord du Churchill-river. Je veux surtout parler du Capelin (*Salmo arcticus*) dont nous avons trouvé des bancs considérables dans la baie Bathurst, qui, suivant le rapport d'Août, fourmille dans les baies de son pays, et qui abonde dans celles du Grœnland.

« La portion de la mer dans laquelle nous avons passé, est navigable pour les navires de toutes les grandeurs; les glaces que nous avons rencontrées, n'auraient pas arrêté une forte chaloupe. La chaîne des îles procure un bon abri contre la houle la plus grosse, et l'on trouve des ports excellens à des distances convenables.

« Mon dessein, dans le cas où la saison nous aurait empêché de poursuivre notre voyage, avait d'abord été de revenir par le fleuve Copper-Mine, et de gagner le lac de l'Esclave en suivant les bois qui se prolongent de ce côté, et par les grands lacs de l'Ours et Marten; l'exiguité de nos provisions, comparée à la longueur du voyage, nous forçait à débarquer dans un lieu moins éloigné. Nous avions reconnu que le pays entre le cap Barrow et le fleuve Copper-Mine ne fournirait pas à nos besoins, il était probable que ce serait bien pis en ce moment. De plus la saison était déjà si

avancée que nous devions nous attendre à être retenus par les coups de vent qui pouvaient même nous faire courir de grands dangers le long de cette côte rocailleuse.

« Je me décidai en conséquence à faire route pour l'Arctic-Sound, où les animaux nous avaient paru plus nombreux que dans tout autre endroit, à entrer dans le fleuve Hood, à le remonter tant qu'il serait navigable, et à construire ensuite de moindres canots avec les matériaux des grands, parce que les premiers seraient plus aisés à transporter d'un lac à un autre à travers les terres stériles. »

La pluie rendait le séjour des voyageurs extrêmement incommodé sur cette plage nue et sans abri; la violence du vent, la force de la houle les empêchaient de partir; ils ne réussissaient pas à se procurer beaucoup de vivres. Le 20 août à leur réveil leurs yeux furent frappés des signes d'un hiver prématuré; les petites flaques d'eau étaient gelées; la neige couvrait la terre; à midi, le thermomètre restait au point de congélation.

Enfin le 22 la diminution du vent permit de s'embarquer, on s'arrêta sur quelques points de la côte, on franchit l'ouverture de plusieurs baies, on longea la côte des îles qui ferment l'entrée de la baie Bathurst, on eut le bonheur de tuer quelques rennes, et après des peines et des fatigues

inouïes, car plusieurs fois le canots faillirent à être submergés ou fracassés, on entra le 25 dans le fleuve Hood que l'on remonta jusqu'au premier rapide où l'on campa.

« Là, dit M. Franklin, se termina notre voyage sur la mer Arctique durant lequel nous avons parcouru, dans deux chétifs canots, 650 milles géographiques. Nos Canadiens exprimèrent hautement leur joie de tourner le dos à la mer et passèrent la soirée à parler de leurs aventures passées, fort gaïment et avec passablement d'exagération. L'idée que la partie la plus pénible, et certainement la plus périlleuse du voyage nous restait encore à faire, ne se présenta pas une seule fois à leur esprit. Je dois dire à leur louange qu'ils avaient montré beaucoup de courage à braver les dangers d'un élément qui devaient leur paraître plus grands, puisqu'ils étaient nouveaux pour eux.

« L'espace qui s'étend du cap Barrow dans le sud au cap Flinders au nord, et qui comprend toutes les baies que nous avons parcourues, peut être considéré comme un grand golfe que j'ai nommé *Golfe du couronnement de George IV*, ce qui indique l'époque de sa découverte. L'archipel qui s'étend à peu de distance de la côte, depuis la bouche du fleuve Copper-Mine jusqu'au cap Turnagain, fut appelé *Archipel du duc d'York*.

« Le 26 août, avant de se mettre en route,

nous avons placé dans un endroit visible un assortiment d'outils en fer, de verroterie, de miroirs et d'autres objets pour les Eskimaux. Nous avons de même planté sur la colline la plus haute un pavillon anglais pour qu'il pût être aperçu par les bâtimens qui passeraient dans ces parages. Enfin on y déposa une boîte d'étain contenant une lettre dans laquelle je relatais le sommaire de notre voyage, la longitude et la latitude des lieux principaux, et la route que nous comptions tenir pour aller au lac de l'Esclave.

Le lit du fleuve était fréquemment barré par des rapides et des cataractes; il fallait marcher à pied le long de ses rives pour alléger les canots; les portages se succédaient à de petits intervalles. Il y en eut un très-pénible pour éviter un saut d'une magnificence extraordinaire qui avait au moins 260 pieds de hauteur. On le nomma saut Wilbeforce. Le fleuve considéré du sommet des rochers qui dominent cette chute parut si rapide et si peu profond que M. Franklin jugea convenable de dépiécer les deux grands canots et d'en construire avec leurs matériaux deux plus petits qui suffiraient pour transporter trois personnes à la fois dans le cas où il faudrait traverser une rivière. Le 31 ce travail fut achevé.

Le cuir qui avait été conservé pour faire des souliers, fut partagé également entre tout le

monde ; chacun reçut deux paires de chaussons de flanelle , et des vêtemens chauds furent distribués à tous ceux qui en avaient besoin. Je donnai à nos gens une des tentes d'officiers , ensuite je leur fis part de mon intention de gagner directement , aussi vite que nous pourrions , la partie du lac Point opposée à notre camp du printemps , qui n'était éloignée que de 150 milles en ligne droite. Ils reçurent cette nouvelle avec joie , regardèrent ce voyage comme assez court , et me quittèrent fort contents pour aller arranger leurs bagages. Les livres et les effets qui n'étaient pas absolument nécessaires furent enfermés dans des caisses que l'on mit en cache dans cet endroit afin que le fardeau de chaque homme fût le plus léger possible.

Le 13 août l'on partit de bonne heure , chacun étant empressé de commencer le voyage. Notre bagage consistait en munitions , filets , haches , ciseaux à glace , instrumens d'astronomie , vêtemens , couvertures , trois chaudières , et les deux canots. Chacun était porté par un homme ; les officiers étaient chargés de la quantité de leurs propres effets , qui n'excédait pas leurs forces. Le ballot de chaque homme était de quatre-vingt-dix livres. On parcourut d'abord un mille par heure , en y comprenant les repos.

Dès le 1^{er} septembre il neigea ; le terrain était

rocailleux et pierreux ; le 3 on ne suivit plus le cours de la rivière , qui se dirigeait trop à l'ouest. On tua quelques rennes et des bœufs musqués , qui furent mangés aussitôt. Le pays était uni et nu , entrecoupé de petites rivières , de lacs et de marais. Le 5 au soir , M. Franklin distribua le dernier morceau de pémican , et un peu de racine de tarro pulvérisée. Les Canadiens commençaient à trouver leur charge pesante , la marche de cette journée les avait beaucoup fatigués ; cependant ils ne se plainquirent pas : l'un d'eux boitait d'une inflammation au genou. « La pluie , dit M. Franklin , tomba sans interruption de minuit à cinq heures du matin ; ensuite la neige , lorsque le vent eut sauté au nord-ouest ; bientôt il souffla avec impétuosité. Nous n'avions rien à manger , rien pour faire du feu , nous restâmes toute la journée dans nos lits ; mais nos couvertures de laine ne suffisaient pas pour nous empêcher de sentir la rigueur du froid et d'éprouver l'inconvénient de la neige qui pénétrait dans nos tentes. La tourmente continua pendant toute la journée du 6 : la toile de nos tentes était complètement gelée , la neige s'était amoncelée en dehors à la hauteur de trois pieds , et en dedans , elle revêtait de plusieurs pouces d'épaisseur les couvertures de chacun. On peut aisément s'imaginer combien nous souffrîmes du froid par un si mau-

vais temps, dans une méchante tente de toile; sans feu pendant que le thermomètre marquait 1° au dessous de zéro, R. Cependant la faim nous tourmentait bien davantage.

« Le temps s'éclaircit un peu dans la matinée du 7, mais le vent était encore très-fort, et le froid très-vif. Nous craignons que l'hiver n'eût déjà commencé avec toutes ses rigueurs; et qu'un délai plus long ne servit qu'à nous exposer à de plus grandes difficultés. On se prépara donc à partir, quoique nous ne fussions guère en état de nous mettre en route; le jeûne forcé nous avait affaiblis, la gelée avait roidis nos vêtements: nous n'avions aucun moyen d'allumer du feu pour les amollir; la mousse, qui d'ailleurs prend toujours feu difficilement, étant en ce moment couverte de glace et de neige. On consuma un temps considérable à emballer les tentes gelées et les lits; le vent soufflait si violemment que personne ne pouvait tenir long-temps ses mains hors de ses mitaines. »

À l'instant où l'on allait partir, M. Franklin se trouva mal d'épuisement et de l'impression subite du froid. Un morceau de tablette de bouillon que ses compagnons le forcèrent de manger, lui donna la force de se mouvoir. Quelle marche pénible! le sol était couvert d'un pied de neige; le bord des lacs était incrusté de glace, les maré-

cages que l'on traversait étaient entièrement gelés, mais la neige n'étant pas assez forte pour supporter les voyageurs, souvent ils enfonçaient dans l'eau jusqu'au genou, les hommes qui portaient les canots étaient fréquemment renversés par la force du vent; le plus grand canot fut tellement endommagé dans une de ces chutes que l'on ne pût plus en faire usage. Comme on ne pouvait remédier à cet accident, on en tira le meilleur parti possible; on alluma un brasier avec la membrure et l'écorce, et l'on fit cuire le reste des tablettes de bouillon et du tarro. Chétif repas après un jeûne de trois jours! il apaisa cependant les souffrances de la faim et donna la force de marcher plus vite.

On arriva l'après midi dans un canton plus montagneux; la terre était jonchée de grandes pierres dont la surface offrait un lichen du genre gyrophora que les Canadiens nomment tripe de roche; on en ramassa une grande quantité qui fut cuite avec une demi perdrix par homme; on fit du feu avec des branches de saule que l'on déterra de dessous la neige. Nous passâmes une mauvaise nuit dans nos habits mouillés, nous prîmes la précaution de coucher sur nos chaussons et nos souliers pour les empêcher de geler; méthode qui fut adoptée pendant le reste du voyage.

Le 8 le passage d'une rivière qui coulait à

*lichen
gyrophora*

l'ouest fut très-difficile, on n'eut pas moins de peine le 9 à traverser un lac; on apprit par la suite qu'il fait partie du Conghecatha-oua-chaga que Hearne avait franchi dans son voyage au nord. L'eskimau Juin avait heureusement trouvé le reste d'une carcasse de renne à moitié dévorée par les loups. Elle fut une addition précieuse aux lagopèdes qui faisaient le fonds de la nourriture. On traversa encore des lacs, on arriva dans un territoire montagneux où l'on tua un bœuf musqué, ce qui rendit un peu de courage à la troupe.

Cependant le mauvais temps ne permettait pas tous les jours de continuer à marcher. Le 12 tout le monde se plaignait de faiblesse beaucoup plus qu'auparavant; il semblait que les forces eussent diminué depuis les bons repas que l'on avait faits récemment. Le lac Conlouoï-to sur les bords duquel on se trouva le 13, était si large qu'on ne pût s'y hasarder dans le canot; sa partie orientale semblait encore s'ouvrir davantage, on longea donc sa rive occidentale; pour chercher un endroit où il serait plus facile de passer; la marche fut très-fatigante parce qu'il est entouré de montagnes hautes et escarpées. Le soir on n'eut à souper qu'un seul lagopède et un peu de tripe de roche; mais ce végétal dégoutait tout le monde; son usage faisait éprouver des douleurs d'entrailles à quelques personnes. M. Hood en souffrait le plus.

On fit ce jour-là une découverte affligeante; les imprudens Canadiens avaient jeté les filets; cependant ils savaient qu'ils avaient contribué à faire vivre la troupe lorsque l'on n'avait pas trouvé de gibier. « Ainsi privés de la ressource de pêcher qui était pour nous la principale, dit M. Franklin, et nos gens devenant de jour en jour plus faibles, je diminuai leur fardeau de tout ce qui n'était pas munitions et habillement, et des instrumens qui ne servaient pas à se guider. » Tout le reste fut déposé à ce campement et le capitaine promit son fusil en récompense à Saint-Germain, et un beau présent à Adam tous deux interprètes et bons chasseurs, s'ils réussissaient à tuer un quadrupède. M. Hood prêta son fusil à Michel l'Iroquois qui montrait beaucoup d'ardeur et avait souvent été heureux à la chasse.

Tandis que les officiers étaient assemblées autour d'un petit feu, le 14 dans la matinée, le Canadien Perrault leur présenta à chacun un morceau de viande qu'il avait épargné sur sa ration; il fut accepté avec reconnaissance et cette marque de désintéressement et de bonté fit verser des larmes à ceux qui en étaient l'objet, car ils ne s'y attendaient pas. On apprit ensuite que deux rennes avaient été tués, l'un fut apporté aussitôt et mangé. Cependant on arriva sur les bords d'une rivière qui sortait du lac, elle avait près de

900 pieds de large, et coulait avec beaucoup de vitesse dans un canal entrecoupé de rochers. Quand on eut remonté à un endroit où le courant était moins fort, on mit le canot à l'eau près d'un rapide : M. Franklin s'y embarque avec deux Canadiens, par malheur une fausse manœuvre le fait chavirer au milieu du rapide, on le relève, deux hommes seulement y entrent, il éprouve un second accident; enfin on atteint l'autre rive. On essaye de tirer d'embarras l'homme resté au milieu des rochers et enfoncé jusqu'à la ceinture dans l'eau dont la température était peu élevée au dessus de zéro; il demandait douloureusement que l'on vint à son secours : après plusieurs essais inutiles on arrive à lui en canot, on le traîne à terre; il a entièrement perdu le sentiment. Il est aussitôt deshabillé, et enveloppé dans des couvertures; deux hommes se dépouillent de leurs vêtements et s'étendent à côté de lui pour le réchauffer; au bout de quelques heures, il est rappelé à la vie.

Dans cet accident, M. Franklin perdit son porte-feuille qui contenait beaucoup de notes intéressantes.

Toute la troupe acheva le 15 de traverser la rivière, et le malade était si bien remis qu'il pût monter avec ses compagnons; mais l'on n'avait échappé à un péril que pour être réservé à de nouvelles misères.

D'abord l'on ne manqua pas de gibier; le pays devint plus âpre et plus inégal, il fallait gravir sur des rochers très-hauts et descendre dans des vallées remplies de neige; ensuite on rentra dans une contrée plus égale mais parsemée de grosses pierres. Le 17 on fut réduit à manger des morceaux de peau grillés au feu. Les jours suivans l'on n'eut que de la tripe de roche. Le 19, la faiblesse permettait à peine à ces malheureux de marcher, ils avaient le vent en face, et de la neige jusqu'aux genoux. Pour comble d'infortune, le canot fut brisé par la chute de l'homme qui le portait. On ne trouva pas de tripe de roche, on voulut la remplacer par du lichen d'islande; il était si amer, que peu de personnes purent en manger.

« Nos couvertures, dit M. Franklin, ne suffisaient plus pour nous tenir un peu chaudement le soir; le vent le plus léger pénétrant en quelque sorte à travers nos corps amaigris. On est peut-être curieux de savoir comment nous passions notre temps dans une situation si pénible; notre première opération, après avoir campé, était d'ôter nos souliers gelés, si l'on pouvait faire assez de feu, et d'en mettre de secs. Ensuite chaque officier écrivait ses notes sur ce qui s'était passé dans le jour, et on lisait les prières du soir; dès que le souper était préparé, on le mangeait, généralement dans l'obscurité; on se couchait et l'on cau-

sait gaîment jusqu'à ce que la chaleur de nos corps eût dégelé nos couvertures, et que nous nous fusions assez réchauffés pour pouvoir nous endormir. Bien souvent nous n'avions pas même la satisfaction d'entrer dans nos lits avec des vêtemens secs, parce que le feu n'était pas assez ardent pour sécher nos souliers, nous n'osions pas les ôter, de crainte qu'ils ne gelassent à un tel point qu'il serait impossible de les mettre le lendemain matin, car alors ils auraient été incommodes à porter. »

Les effets de ces inconvéniens ne tardèrent pas à se faire sentir; le 20 on entra dans un pays montagneux, la marche devint plus laborieuse; même les plus forts de la bande éprouvaient de la difficulté à gravir sur les éminences raboteuses. M. Hood notamment, était si faible, qu'il fut obligé de quitter son poste de second dans la file, car on allait comme les sauvages l'un après l'autre, afin de se frayer un chemin dans la neige; M. Richardson prit sa place, pour guider, d'après la boussole, l'homme qui était le premier. M. Franklin ne pouvait plus suivre ses compagnons qui se hâtaient le plus qu'ils pouvaient, encouragés par l'espoir que les calculs des officiers avaient fait concevoir, d'atteindre bientôt au lac Point. Comme on ne l'aperçut point dans la soirée, les Canadiens commencèrent à se désespérer, et menacèrent de jeter leurs fardeaux et d'abandonner

les Anglais. Certainement ils l'eussent fait, s'ils eussent su quel chemin il fallait tenir.

Le lendemain le temps brumeux s'étant un peu éclairci pour la première fois depuis six jours, on put observer la latitude, et l'on trouva que l'on était par $65^{\circ} 7'$, ce qui mettait la troupe à six milles au sud de la partie du lac Point vers laquelle on s'était dirigé; on reconnut par là que l'on avait marché à l'est de la direction qu'on aurait dû suivre, erreur qui pouvait être attribuée en partie à la difficulté de suivre une ligne droite, par un temps nébuleux qui empêchait d'observer le ciel et même de voir au-delà de quelques centaines de pas, et principalement à ce que l'on ignorait totalement à combien s'élevait la variation de la boussole.

Aussitôt on se dirigea plus à l'ouest; malgré les explications que l'on donna aux Canadiens pour leur rendre raison de ce changement de route, ils ne purent revenir de l'idée que l'on s'était égaré, et tous eurent l'air affecté d'une tristesse profonde.

On arriva le 22 sur les bords d'un grand lac dont l'épaisseur de l'atmosphère ne permit pas de distinguer les extrémités; cependant comme ses rives semblaient se rapprocher l'une de l'autre vers le sud, plus que dans le nord, on marcha de ce côté; on vit avec chagrin qu'il s'étendait fort loin et qu'il tournait au sud-est. Tout donnant lieu

de croire que c'était un bras du lac Point, on ne s'éloigna pas de ses bords.

Cette découverte n'améliora pas la situation des voyageurs, le gibier était constamment rare; on mangeait des morceaux de peau et l'on brûlait des os de rennes pour s'en nourrir. Les hommes étaient rendus de fatigue, lorsque l'on arriva le 26 sur les bords d'une rivière que l'on reconnut pour le Copper-Mine, les Canadiens refusèrent d'abord de le croire; quand on les eut convaincus, ils regrettèrent amèrement leur folie et leur obstination qui leur avait fait jeter, malgré les remontrances des officiers, le canot endommagé par sa chute, mais qui avec quelques réparations aurait pu servir.

On essaya de passer la rivière en radeau, M. Richardson se dévoua pour aller à la nage, porter de l'autre côté du fleuve, la corde qui devait servir à le tirer; mais parvenu à une petite distance, ses bras furent tellement engourdis par le froid, qu'il n'eut plus la force de les mouvoir; toutefois il persévéra dans son entreprise, et se mettant sur le dos, il était sur le point d'arriver à la rive opposée, lorsque ses jambes aussi devinrent roides, et l'on eut la douleur de le voir s'enfoncer. On tira aussitôt la corde et on l'amena sur le rivage, il paraissait privé de la vie; aussitôt on l'enveloppa de couvertures et on l'approcha d'un bon feu.

Quelle joie on ressentit lorsqu'il put articuler quelques paroles, et indiquer la manière dont on devait le traiter! Sa force revint graduellement, et au bout de quelques heures il put marcher.

Depuis quelques jours les Canadiens et les deux interprètes eskimaux allaient de côté et d'autre pour chasser, quelquefois leurs efforts avaient du succès. Juin n'étant pas revenu, on fit halte près d'un rapide: son compatriote Août fut envoyé à sa recherche; il revint le surlendemain sans l'avoir rencontré. Comme Juin était bien fourni de munitions, de couvertures, de couteaux et d'autres objets, et qu'il avait une marmite; Août pensa que s'étant trop éloigné et voyant qu'il ne pouvait rejoindre la troupe, il tâcherait de gagner les bois à l'ouest du lac Point, et suivrait le fleuve, jusqu'à ce qu'il trouvât les Eskimaux qui fréquentent son embouchure. Les Indiens avec lesquels M. Franklin parla ensuite sur ce sujet, ne doutaient pas que Juin n'eût eu les moyens de subsister pendant l'hiver.

Les officiers avaient eu bien de la peine à persuader aux Canadiens que l'on était sur les bords du fleuve Copper-Mine, heureusement un de ceux-ci trouva le 29 un bonnet que l'on reconnut pour celui d'un des chasseurs qui l'avait laissé au printemps; alors tous les doutes s'évanouirent.

Enfin le 4 octobre on passa la rivière dans une